

**CHANGER  
SOI-MÊME  
POUR  
CHANGER  
LE MONDE**

avec MOHAMED SAHNOUN et CORNELIO SOMMARUGA

Introduction de Michael Henderson







**MOHAMED SAHNOUN**, diplomate algérien de 80 ans, fondateur du Forum de Caux (Suisse) sur la sécurité humaine, a représenté les Nations unies au Soudan, en Érythrée, dans la région des Grands Lacs et en Somalie, avant de terminer sa carrière onusienne comme conseiller spécial du secrétaire général Kofi Annan pour l'Afrique. Successivement ambassadeur d'Algérie en France, en Allemagne, aux États-Unis et au Maroc, Mohamed Sahnoun a également coprésidé la commission internationale de l'intervention et de la souveraineté des États, créée par le gouvernement canadien en septembre 2000, qui accoucha, en 2001, du concept de la « responsabilité de protéger ». Il a raconté avec pudeur et talent ses souvenirs de jeune militant de l'indépendance, arrêté puis torturé, dans un roman autobiographique bouleversant *Mémoires blessées* (Éd. Presses de la Renaissance, 2007).

**CORNELIO SOMMARUGA**, 78 ans, a, en tant que président du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) de 1987 à 1999, côtoyé de très près la plupart des conflits de la planète. Diplôme suisse, spécialisé dans les affaires économiques et commerciales, puis secrétaire d'État aux Affaires économiques extérieures, ce Tessinois polyglotte est l'une des grandes voix internationales de la Confédération helvétique. Membre, aux côtés de Mohamed Sahnoun, de la commission à l'origine du concept de la « responsabilité de protéger », il a également présidé la fondation Initiatives et Changement, qui organise chaque année les Rencontres de Caux, et le Centre international de déminage humanitaire de Genève. Cornelio Sommaruga a six enfants et seize petits-enfants.

**INITIATIVES ET CHANGEMENT (I & C)**, organisateur chaque été depuis 1946 des Rencontres de Caux, est un mouvement international rassemblant des hommes et des femmes de cultures, de religions et d'origines diverses, engagés dans une transformation en profondeur de la société par un changement des motivations et des comportements.

Ce mouvement est issu du travail développé par l'Américain Frank Buchman (1878-1961), un pasteur luthérien qui a rappelé le lien entre la foi et le changement de la société. Connue dans les années 1920 sous le nom de Groupe d'Oxford, le mouvement est ensuite devenu le Réarmement moral en 1938 puis, en 2001, Initiatives et Changement.

Les programmes de l'association visent à : favoriser la réconciliation et la guérison dans les conflits; construire des relations de confiance entre groupes sociaux, ethniques ou nationaux; promouvoir l'éthique, la justice et la transparence à tous niveaux de la vie économique; former les dirigeants de demain à agir avec intégrité, à servir avec désintéressement, à être des artisans du changement et à renforcer les fondations éthiques et spirituelles de la société.

Site Web : [www.cauxforum.net](http://www.cauxforum.net)

Contact : [andrew.stallybrass@caux.ch](mailto:andrew.stallybrass@caux.ch)



# Édito

## Garder confiance

Il suffit souvent d'une image. Une poignée de main devant un champ de ruines. Des anciens combattants tombés dans les bras de leur famille. Une brèche dans un mur qui, depuis tant d'années, sépare des communautés. La photographie, en captant le moment instantané, les sourires et les larmes sur les visages, raconte la paix et la réconciliation souvent bien mieux que les mots. Et pourtant. Ceux qui s'emploient, depuis des décennies, à œuvrer pour la réconciliation dans toutes les zones du globe en proie à la guerre et à la violence savent que les processus de paix sont longs, fragiles et compliqués. Parce qu'ils doivent, avant d'aboutir, redonner aux hommes qui se battent l'espoir d'une vie meilleure ensemble, après avoir déposé leurs armes et leur haine.

Il faut, pour raconter la complexité de ces cheminements humains, les avoir vécus. Il faut, pour garder confiance dans l'homme, avoir vu combien une rencontre, une négociation bien menée, un dialogue enfin entrouvert peuvent semer dans le cœur des combattants les germes de la paix. Mohamed Sahnoun et Cornelio Sommaruga appartiennent à cette catégorie de témoins. L'un comme l'autre ont côtoyé guerres et souffrances. Et tous deux s'efforcent inlassablement, notamment à travers les Rencontres de Caux, de dire haut et fort que tout conflit peut être résolu. Que l'affrontement et la revanche ne sont pas une fatalité.

Leur dialogue, pour ce livre intitulé *Oser la paix*, nous propose avant tout un témoignage. Ces deux artisans de la réconciliation nous ont, deux jours durant, raconté leur vie de pacificateurs et de protecteurs des victimes. Écoutons-les. Avec en tête le souvenir de leur histoire personnelle : l'un, fils de diplomate suisse, épris de neutralité, l'autre, combattant pour l'indépendance dont les geôliers français, sous la torture, volèrent une partie de la jeunesse. On ne raconte pas la paix sans avoir côtoyé la souffrance... Et sans s'être changé soi-même.

RICHARD WERLY ET FRANÇOIS D'ALANÇON



# Introduction

## Reaching out to 'the other': the key to peace

MICHAEL HENDERSON\*

Fifty leading thinkers were asked last year to contribute their top ideas of the 21<sup>st</sup> century to TPM, an international publication that aims to present philosophy in an accessible and entertaining format. Alexander McCall Smith, who before becoming an international best-selling author was professor of medical law at the University of Edinburgh, put forward the idea of forgiveness. He is best known for having created the fictional first lady detective in Botswana, Mma Precious Ramotswe, heroine of a series which now numbers eleven volumes.

Forgiveness is of course not a new concept. But what is comparatively new, McCall Smith pointed out, is the social function of apology and forgiveness, encouraged by the work of the Truth and Reconciliation Commission in South Africa and the subsequent attention paid to public apology by various governments around the world. This was particularly important in a culture that, in the name of accountability, encouraged us to blame and denounce others. 'When the popular press howls for blood, who is there to suggest that those who have done wrong should in due course be forgiven?' he asked.

As we mark ten years since the horror of 9/11 and the continuing violence particularly in the Middle East this might seem a surprising suggestion. But it is true that we have seen in the last few years a readiness in nations to face up to the past with deeply felt apologies, for example, by the government of Australia for its treatment of Aborigines and the government of Britain for the killing of unarmed protestors in Northern Ireland on so-called Bloody Sunday.

I am not a philosopher. I do not come to this subject through academic study. But for more than fifty years I have been associated with men and women all over the world who have been working for reconciliation on the basis that you start with putting things right in your own life and facing up to what is wrong in your own country rather than pointing the finger of blame at others. And I have had the good fortune to be able to tell stories where such approaches have contributed to peace and built trust within divided communities.

That is why I welcome this initiative of a Mook focussing in this issue on 'les réconciliateurs'. The world is at a crucial moment. Time itself will not always remove the desire for revenge. One only has to see the continuing legacy of the Crusades or of the Opium Wars or the transatlantic slave trade. But sometimes there comes a window of opportunity, with new scholarship, the passing of a generation, even an anniversary, that enables all sides to take a fresh look at an issue. This can be made more difficult as the internet instantly discloses any evil from past or present but the same internet also gives the opportunity to universalize the desire for freedom within nations and enliven a conscience to help.

In his contribution McCall Smith wrote that society cannot be cluttered with old resentments; at some point we had to draw the line and forgive and that Northern Ireland provided an example of that. He wrote, 'If the two previously warring communities do not forgive each other, then they will be locked in a never-ending blood feud but if they realize it this becomes an important part of the peace process in that part of Ireland.'

I have a British and an Irish passport and Protestant ancestors who played a part in suppressing Irish aspirations. My family lived for hundreds of years in Ireland. But in 1922 at the

time of Irish independence my grandfather was told to leave Dublin by the end of the week or be shot. In 1947 as a family we attended an international conference addressed by a Catholic Senator, Eleanor Butler. Everything in my mother rebelled at 'a woman who talked about unity but chucked me out of my country'. She went to the Senator and apologized for the indifference with which she had treated Catholics. They became friends. When the Senator returned to Ireland she apologized to her political opponents and later became one of the founders of the Glencree Reconciliation Centre while my mother and our family became engaged in peacebuilding and reaching out to 'the other'.

Mari Fitzduff, former Chief Executive of the Northern Ireland Community Relations Council, points out that the need to have a conversation with 'the other' is paramount in a world which is increasingly one and where all wars are global and connected : 'Forty percent of New Yorkers are foreign born, and in the attack on the Twin Towers people from 80 nationalities lost their lives : all our countries are struggling with problems of ethnicity, different cultures and languages. We must learn to respect and validate diversity.' She says that we like our enemies and our beliefs to be simple and there is a tendency to fundamentalism in all of us. For a time her feminism had convinced her that the true enemy was the male half of humanity. Others similarly might blame America or Britain or capitalism. Weapons and aggression rarely changed the perspectives of our enemies.

I rejoice that Northern Ireland is coming out of years of bloodshed and conflict and that our Queen has just been welcomed in Ireland, the first British monarch to visit the Republic since its creation. During a visit that symbolized the successful culmination of the peace process in which the people of North and South and the governments of Britain and Ireland shared, she laid a wreath and bowed her head at the Garden of Remembrance which honours Irish men who died fighting for independence against the crown. The Times wrote that the Queen 'came as close as anyone dared hope to apologizing for Britain's actions in Ireland'. She expressed regret for what had happened in the past and extended her sympathy to all who had suffered. 'With the benefit of hindsight,' she said, 'we can all see things which we might wish have been done differently or not done at all.'

The Queen also referred to personal suffering. This was interpreted by some as a reference to the murder in 1997 of Lord Mountbatten, Prince Philip's uncle. Their son, Prince Charles, has said, in reference to his great-uncle's death that it gradually dawned on him that thoughts of vengeance and hatred would merely prolong the terrible law of cause and effect and continue an unbroken cycle of violence. 'An eye for eye', he said, quoting Mahatma Gandhi, 'and soon the whole world will be blind.'

Not everyone can be a Nelson Mandela or a Daniel Barenboim, an Archbishop Tutu or an Aung San Suu Kyi or be given an opportunity like Queen Elizabeth, but all of us can take steps that advance our society. I salute the passion of the publishers to create a world platform where we can observe and learn from different approaches and study results of reconcilers, often little known in France and abroad. As journalists, we naturally speak of and report on conflict, but often overlook the work of those who are building trust across divides, educating, creating economic opportunity, giving voice to acts of reconciliation. This Mook will be a valuable resource and an encouragement for many. As the President of Ireland, Mary McAleese, said welcoming the Queen, 'While we cannot change the past, we have chosen to change the future.'

\* Michael Henderson is an English journalist and author of numerous books, including *No enemy to conquer: forgiveness in an unforgiving world*.



# « Changer soi-même pour changer le monde »

Fidèles à la devise des Rencontres de Caux, organisées chaque été par Initiatives et Changement, Mohamed Sahnoun et Cornelio Sommaruga se sont efforcés, au cours de leurs longues carrières diplomatiques, de promouvoir la paix et la protection des victimes à travers le monde. Leur dialogue, tenu à Paris à l'initiative des Éditions Autrement, est un moment rare de partage d'expériences uniques de négociations, et de foi inaltérable dans l'humanité. Il constituera l'un des grands moments d'un ouvrage collectif à paraître en septembre (voir sommaire p. XXIX).





Mohamed Sahnoun



**2001-2011. Dix ans durant, la « guerre contre la terreur » a scandé l'actualité. L'impression d'un monde en proie à des convulsions violentes et irrémédiablement condamné à un « clash des civilisations » s'est installée. Quel regard portez-vous sur cette décennie ?**

**Mohamed Sahnoun :** Il y a dix ans, nous sortions encore de la guerre froide, dont l'emprise sur les populations était déterminante. Puis nous en sommes sortis, et la situation géopolitique, si longtemps gelée, a éclaté. Les capacités de s'exprimer se sont multipliées, mais en même temps, évidemment, l'insécurité était là, accouchant de manifestations parfois très violentes. On a appelé cela le choc des civilisations. Mais finalement, nous n'avons pas donné d'explications vraiment historiques. En réalité, nous avons récolté depuis la fin de la guerre froide les fruits de notre conduite passée. Ce sont des choses qu'il ne faut pas oublier. Tout comme nous ne devons pas oublier, dans l'explication des conflits actuels, l'héritage de la colonisation...

**Cornelio Sommaruga :** Cette question comporte deux aspects, le terrorisme et la paix. Le terrorisme n'a pas commencé avec le 11 septembre 2001. Par ailleurs, ce qu'on a appelé l'islamisme rampant a joué un grand rôle dans les années 1990. C'est pour cela que j'ai participé, en 1999, au lancement de l'« Appel spirituel » de Genève, dans lequel nous demandions de ne pas utiliser Dieu pour justifier la violence. Est-ce que le poison de la « guerre contre la terreur », ainsi appelée par l'administration Bush, a fait reculer la paix ? C'est très difficile de le quantifier. À mon avis, il y a eu un recul. Heureusement, la société civile a lancé beaucoup d'initiatives en faveur de la paix.

**« Justice est faite », a déclaré le président Obama après la mort d'Oussama ben Laden en avril 2011. Qu'en pensez-vous ?**

**Mohamed Sahnoun :** Même s'il y a consensus sur les crimes commis par un individu ou une institution, il est nécessaire que la décision de justice soit prise par les institutions que la communauté internationale ou les pays se donnent. Ben Laden aurait dû être jugé. Si son procès avait eu lieu, nous aurions appris ce que pensent des gens de sa catégorie. Il n'y a pas que la condamnation qui compte. Il faut aussi tenir compte de l'utilité du processus de condamnation pour des gens comme lui.

**Cornelio Sommaruga :** Oussama ben Laden aurait dû être traduit devant la Cour pénale internationale par une décision du Conseil de sécurité. La justice ne se rend pas par un meurtre. C'est la vengeance qui l'a emporté. Ben Laden aurait dû passer devant un tribunal et avoir le droit de se défendre comme tous les criminels. Une justice indépendante l'aurait évidemment condamné.

**Un procès de ben Laden n'aurait-il pas été un obstacle à la paix ? Si vous étiez en poste en Afghanistan avec l'ONU, n'auriez-vous pas eu peur ?**

**Mohamed Sahnoun :** Oui, cela peut faire peur, mais il aurait tout de même dû être jugé. Sommes-nous ici pour essayer de cacher et d'éviter ? Ou sommes-nous là pour apprendre et améliorer notre conduite ? Oui, un procès aurait comporté des risques énormes. Mais améliorer la justice implique le respect de la justice de tous. Nous ne pouvons pas occulter celle de certains à cause des dangers



potentiels. Je ne sais pas s'il y avait une possibilité de le capturer vivant. Si tel avait été le cas, il aurait été intéressant de le juger. Un médecin apprend de son malade. Les leçons que nous tirons des événements que nous vivons contribuent à améliorer la justice. En Somalie, j'ai souhaité que les seigneurs de guerre soient jugés. Mais très souvent, nous fermions les yeux et on les laissait continuer leurs atrocités.

### Ne souhaitiez-vous pas aussi qu'ils soient éliminés? La paix n'aurait-elle pas été facilitée?

**Mohamed Sahnoun** : Qu'ils soient éliminés dans le cadre d'une confrontation militaire, c'est normal. Mais les éliminer spécialement pour éviter de les traduire en justice, c'est différent. S'il est arrêté vivant, le coupable doit être jugé.

**Cornelio Sommaruga** : Toute personne, même fautive, a droit au respect de la dignité. J'ai souvent plaidé contre l'impunité accordée à des individus dans le but de construire un dialogue de paix. Il s'agit d'une tromperie inacceptable. C'était le cas lors de nos efforts de négociation au Burundi. Tous nos interlocuteurs souhaitaient obtenir, à travers nous, des garanties d'impunité. J'ai conseillé à mes collègues de ne pas nous lancer là-dedans. L'impunité ne peut pas être un instrument pour la paix.

« J'ai souvent plaidé contre l'impunité accordée à des individus dans le but de construire un dialogue de paix. Il s'agit d'une tromperie inacceptable. » (C. Sommaruga)

### Croire en la paix alors que la violence déferle, que les opinions publiques se crispent, que la justice internationale est fragilisée, c'est donc possible?

**Mohammed Sahnoun** : La complexité de ces événements a peut-être donné l'impression que les acteurs de paix traditionnels sont devenus plus timides, mais je suis d'accord pour dire que cela ne correspond pas à la réalité. Des médiateurs de poids ont manqué en Afghanistan ou en Irak. En revanche, des résultats ont été obtenus au Soudan. Nous avons conclu l'accord de 2005, dont j'ai été le comédiateur, avec pour conséquence le vote récent de l'indépendance au Sud-Soudan. Là où les médiateurs ont pu travailler, il n'y a pas eu d'échec total.

### Comment expliquez-vous l'échec de telles médiations en Afghanistan ou en Irak?

**Mohamed Sahnoun** : L'Afghanistan est indissociable de la guerre froide. Il ne faut pas oublier le début de ce conflit. Qui a participé à la fabrication des moudjahidines pour lutter contre les Soviétiques? Les grandes puissances qui sont impliquées dans la situation complexe actuelle.

**Cornelio Sommaruga** : Cette différence est très juste. Les moudjahidines de cette époque étaient des Afghans qui avaient été élevés dans des camps au Pakistan et qui ont été utilisés après par les Américains contre les Soviétiques. Mais revenons sur les termes « médiation » et « médiateurs ». Je voudrais clairement vous dire ici que je n'ai jamais été un médiateur. Un facilitateur, un négociateur humanitaire, oui. Mais pas un médiateur. Parce que, dans le respect des principes du Comité international de la Croix-Rouge, puis dans le cadre de mon action au sein des Rencontres de Caux, j'ai toujours placé la neutralité comme point central de mon action. Or, la médiation implique



toujours de faire pression sur l'une ou l'autre partie pour trouver une solution. Vous risquez alors de perdre la neutralité ou bien de donner l'impression de l'avoir perdue.

Sur la décennie écoulée, il nous faut reconnaître des échecs épouvantables. La guerre d'Irak n'est toujours pas finie. La guerre d'Afghanistan continue. Le conflit au Darfour continue. L'est de la République démocratique du Congo, à la frontière avec le Rwanda et le Burundi, reste un désastre. La Somalie demeure enlisée dans le chaos. Mais attention : il y a beaucoup de situations dont nous parlons peu. Des situations lors desquelles, grâce à l'engagement d'organisations et de personnalités, des progrès vers la paix sont apparus. Pensez à l'Amérique centrale. Pensez à plusieurs pays d'Amérique du Sud. Bien sûr, la Colombie reste un abcès de violence, notamment dans la région proche de l'Équateur. Mais autrement, l'évolution de la paix dans ces régions est positive. Prenez aussi l'Asie centrale, où la situation s'est stabilisée, malgré des foyers de violence toujours problématiques, comme la vallée de la Ferghana [qui s'étend sur trois pays : l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan, *ndlr*]. En général, ces pays souffrent plutôt de problèmes de droits de l'homme que de conflits.

**Vous avez tous deux été diplomates, affairés à rechercher des solutions pacifiques. Comment parvient-on à voir, au beau milieu d'une guerre ou d'un regain de violence, le bout du tunnel ?**

**Mohamed Sahnoun :** L'action de pression et de lobbying de la société civile est souvent cruciale. Elle peut amener les acteurs internationaux impliqués dans le conflit en question à réaliser qu'il faut une solution qui ne va pas nécessairement à cent pour cent vers leurs intérêts. Bref, elle peut pousser au compromis...

Ce qu'il faut, c'est alimenter cette volonté de paix, prendre des initiatives dans cette direction. Notre humanité est comme une grande famille qui connaît des querelles mais qui a besoin de la paix. Je suis persuadé qu'il y a suffisamment d'énergie dans ce monde, au sein de la société civile, pour nous faire avancer dans le sens de la paix. J'y crois fortement.

**Cornelio Sommaruga :** Je crois qu'il faut faire, ici, très attention. Nous parlons de la société civile pour pousser la responsabilité individuelle et la responsabilité de toutes sortes d'institutions. Mais il faut aussi analyser ces institutions et ces individus. Que représentent-ils ? Quels sont leurs antécédents ? Leurs actions ne sont pas positives en soi. Elles doivent être examinées de près et ne pas oublier que le nerf de l'action demeure... la politique. La vraie difficulté à faire la paix, selon moi, vient du fait que les problèmes auxquels nous sommes confrontés ont une dimension de plus en plus internationale, alors que le processus des décisions politiques reste essentiellement national. Un rapport de l'ONU, commandé par son ancien secrétaire général Kofi Annan, l'avait bien démontré. C'est une affirmation extrêmement importante. L'action politique ne doit pas être moins mais plus impliquée dans la recherche de solutions pacifiques.

« Si la société civile ne se mobilise pas, qui va exercer une pression sur les gouvernements responsables ? » (M. Sahnoun)



**Mohamed Sahnoun** : Il ne faut pas être naïf. Bien sûr, la société civile au niveau mondial reste encore aujourd'hui plutôt fragmentée et parfois timorée, timide, voire ambiguë. Mais souvent, son apport au conflit pour faire pression sur les parties s'avère décisif. En plus, personne ne peut la remplacer. Si la société civile ne se mobilise pas, qui va exercer une pression sur les gouvernements responsables? Je suis particulièrement inquiet, pour cette raison, de la montée des populismes dans les pays développés. Nous fermons quasiment la porte à des stratégies internationales pour s'attaquer au fond des problèmes. Or, beaucoup de problèmes dans le monde, aujourd'hui, sont étroitement liés. Un exemple : le Mali vit de la production et de l'exportation de coton. Or, ce pays se retrouve asphyxié parce que les États-Unis accordent de très généreux subsides à l'exportation de coton américain... Osons aussi aborder la question des dépenses d'armement, qui culminent au niveau mondial à plus de 1 500 milliards de dollars par an, contre moins de 100 milliards pour l'assistance au développement. Ce n'est qu'en faisant prendre conscience à la société civile de ces problèmes, en l'informant mieux à l'aide d'analyses plus adéquates, que nous pourrions peser sur le cours des événements.

Nous sommes tous sur le même bateau. Certains se trouvent dans des cabines de première classe, au-dessus. Les autres sont dans les soutes. Mais si un jour le bateau devait se renverser, tout le monde en serait victime.

**Cornelio Sommaruga** : D'où l'importance de l'éducation, qui relève plus de la responsabilité de la famille que de celle de l'État. Il faut éduquer la société à la non-violence et, par là, à un cheminement de paix.

**Mohamed Sahnoun** : Tout à fait d'accord! Lorsque j'étais conseiller de Federico Mayor, alors directeur général de l'Unesco, il m'avait confié la responsabilité du programme pour la « culture de la paix ». L'éducation permet de faire prendre conscience aux populations des pays développés comme à ceux des pays en voie de développement de la nécessité d'une stratégie mondiale. La sécurité économique renforce la sécurité humaine. Si la situation économique des pays en voie de développement s'améliore, il y aura moins d'émigration, de terrorisme et de conflits.

**L'équilibre mondial est en train de changer avec la montée en puissance des pays émergents. Que pouvons-nous en attendre? Un autre modèle, notamment celui de l'Asie, où le développement économique prime sur les droits de l'homme?**

**Cornelio Sommaruga** : Les droits de l'homme ne sont pas seulement un produit de l'Occident. La Déclaration universelle des droits de l'homme a été conçue au sein des Nations unies avec la participation ou l'adhésion des pays en développement. La démocratie et l'État de droit, les droits de l'homme, la transparence, la responsabilité vis-à-vis du citoyen, la sécurité, la tolérance et l'honnêteté représentent des principes et des valeurs universelles.

Le gros problème reste la réforme de l'ONU, totalement bloquée à cause du Conseil de sécurité et du droit de veto. Sommes-nous en mesure de créer une institution alternative? Je pense que c'est une utopie.

**Mohamed Sahnoun** : Les institutions internationales nous permettent, au moins, de nous retrouver, de discuter et d'argumenter. Certaines restent encore trop faibles, comme la Cour pénale internationale ou le Conseil des droits de l'homme. Nous devons saluer l'émergence de nouvelles puissances et admettre leur majorité démographique écrasante. Nous devons nous mobiliser pour orienter au mieux cette évolution. Les pays émergents peuvent jouer un rôle positif dans l'universalisation des institutions internationales. Il faut les amener à contribuer à l'aide aux pays en voie de développement dans lesquels ils ont des intérêts. C'est vrai pour la Chine, l'Inde, le Brésil. Il



faut également encourager la société civile à questionner les méthodes de ces pays. Il ne faut pas y voir une menace mais un potentiel à améliorer.

Les pressions doivent continuer en faveur d'une véritable démocratisation en Chine. L'action de ce pays sur la scène internationale n'est pas nécessairement négative. Je vois la Chine travailler en Afrique. Elle construit des autoroutes et des usines. Il ne s'agit pas d'un système colonial. Les Chinois négocient leurs approvisionnements énergétiques sans prendre les ressources des pays.

### **Nous avons donc là un modèle ?**

**Cornelio Sommaruga** : N'allons pas aussi loin que cela. Mais n'oublions pas non plus la colonisation occidentale en Afrique. Le comportement de la Chine reste mille fois mieux. Il y a, cependant, un problème avec la Chine, je l'admets. Le respect des droits de l'homme à l'intérieur du pays. La Chine a une responsabilité internationale à assumer en tant que membre du Conseil de sécurité.

### **Ouvrez votre album de souvenirs. Quels sont les moments forts que vous avez vécus sur le difficile chemin de la paix ? Quelles ont été les négociations marquantes ?**

**Cornelio Sommaruga** : J'ai vécu une situation intéressante à Cuba avec Fidel Castro. En 1988, il m'a fallu négocier de nuit pour avoir accès aux prisonniers politiques cubains dans les conditions du CICR, c'est-à-dire obtenir la possibilité de les voir tous, d'avoir un entretien sans témoin, puis de les revoir. Nous avons réussi et signé un accord. Mais, deux ans plus tard, il a fallu le dénoncer, car les Cubains ne respectaient plus les conditions négociées.

J'ai rencontré Slobodan Milošević sept fois dans ma vie. Je lui ai dit beaucoup de choses qui devaient lui paraître désagréables ; j'insistais notamment sur le respect du droit international humanitaire. Je lui ai parfois demandé d'accéder aux prisons qui détenaient des internés politiques, obtenant des réponses pas toujours négatives ; j'ai aussi essayé d'obtenir la liste des patients de l'hôpital de Vukovar, où s'était produit un massacre. Après quelques hésitations, il m'a dit oui et s'y est tenu. C'est là que le facteur humain entre en jeu. L'ancienne procureure du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, Carla Del Ponte, m'a dit pour sa part que Milošević était le pire des interlocuteurs. Était-il acceptable que je parle avec ce dictateur aux mains sales ou ensanglantées ? Ma réponse a toujours été la même lorsque je présidais le CICR : « Je me lave les mains plusieurs fois par jour. »

**Mohamed Sahnoun** : En tant qu'émissaire de l'Union africaine, j'ai passé des mois à essayer de résoudre les conflits frontaliers entre le Ghana et la Côte d'Ivoire, entre le Bénin (qui s'appelait à l'époque le Dahomey) et le Niger, le Cameroun et le Nigeria... Et puis les tensions, plus tard, entre l'Érythrée et l'Éthiopie. Dans ces opérations, je devais souvent aller voir d'autres chefs d'État pour leur demander d'intervenir auprès des chefs d'État intéressés ou d'organiser des rencontres. C'est le cas pour le Ghana et la Côte d'Ivoire, par exemple.

Plus tard, à l'ONU, j'ai eu à régler des problèmes humanitaires. Par exemple au Congo, où des centaines de milliers de réfugiés rwandais fuyaient l'avance des troupes de Laurent-Désiré Kabila. Un massacre était en train de se perpétuer. Je suis allé voir Kabila à Goma, à la demande des organisations humanitaires, dont le CICR, pour lui demander d'arrêter ses troupes. Nous voulions éviter que les réfugiés soient pris entre les deux forces combattantes. Kabila ne voulait rien entendre. Je suis alors allé voir le président de l'Ouganda, Yoweri Museveni.

Devant moi, celui-ci a appelé Kabila et lui a ordonné de m'écouter. Museveni était considéré, avec le Rwandais Paul Kagame, comme l'un des principaux soutiens de la rébellion congolaise. Museveni, au final, a dû envoyer son avion pour chercher Kabila qui, dès son arrivée à Kampala,



a commencé à m'accuser de relayer la propagande française. Résultat, j'ai menacé de partir et Museveni s'est mis en colère. Il a ordonné à Kabila de m'écouter et de faire ce que je demandais. Au point que celui-ci s'est confondu en excuses, affirmant avoir mal compris. Il a arrêté d'avancer et nous avons pu éviter le massacre des réfugiés.

Je veux souligner ici le rôle déterminant que peuvent jouer des dirigeants comme Yoweri Museveni. Ce dernier, je m'en souviens, m'a aussi donné un coup de pouce en Somalie. Il y est venu, à bord d'un avion spécial, et a passé toute une journée à discuter avec les seigneurs de la guerre, dont le tristement célèbre général Aidid. Cela comportait de grands risques. Son credo? « Faites comme moi, disait-il aux Somaliens. Mon pays a traversé une crise comme la vôtre et voilà ce que j'ai fait. » Sa visite a été très utile.

Je veux également rendre hommage à Mary Robinson, l'ancienne présidente irlandaise. Son cabinet m'a appelé un jour pour me dire qu'elle voulait venir voir ce que nous pouvions faire pour la Somalie. J'étais allé l'attendre dans une petite ville, pas loin de Mogadiscio. Un terrible accrochage avait éclaté à proximité. Les observateurs irlandais qui étaient sur place ont aussitôt voulu annuler sa visite. Je leur ai demandé de lui décrire la situation mais de lui laisser prendre sa décision. Mary Robinson est venue. Elle a passé vingt-quatre heures avec nous. Elle a été formidable. Cela m'a beaucoup aidé.

**Cornelio Sommaruga** : Les interventions personnelles peuvent faire beaucoup pour la paix. J'ai eu une fois une audience avec le pape Jean-Paul II et je lui ai dit que j'avais besoin de la diplomatie du Saint-Siège pour ouvrir certaines portes, surtout en Amérique latine. Ce qui fut fait et m'a beaucoup servi, en particulier pour obtenir l'accès à certains détenus au Pérou.

« La constance me dit de ne jamais lâcher. La rigueur me demande d'avoir des principes et d'être cohérent avec ceux-ci. Et l'humilité me fait admettre que d'autres pourront agir mieux que moi. » (C. Sommaruga)

**À vous entendre, l'optimisme l'emporte toujours. Vous croyez donc que la paix finit toujours par s'imposer?**

**Cornelio Sommaruga** : La paix n'est pas un objectif facile, mais ce n'est pas une raison pour se désister. J'avais une devise au Comité international de la Croix-Rouge : constance, rigueur, humilité. La constance me dit de ne jamais lâcher. La rigueur me demande d'avoir des principes et d'être cohérent avec ceux-ci. Et l'humilité me fait admettre que d'autres pourront agir mieux que moi. D'autres pourront obtenir plus de succès. Cela signifie qu'il ne faut pas perdre espoir sur la voie en direction de la paix, de la diminution de la violence et sur le respect pour la dignité humaine. Je ne crois pas que l'on puisse parvenir à une paix perpétuelle et universelle. Mais il ne faut pas non plus désespérer et tâcher d'avancer toujours.

**Mohamed Sahnoun** : La violence fait partie de la nature humaine. Notre naissance est un acte de violence pour nos mères. Nous sommes sur cette planète en train d'essayer de vivre ensemble. Je pense sincèrement qu'il y a des possibilités de transformer cette humanité graduellement en y collaborant tous, en communiquant entre nous. Nous pouvons arriver à un ensemble plus solidaire avec d'autres perspectives. Pour peu qu'on y mette de l'audace!



Je me souviens du premier voyage du président algérien Ben Bella aux États-Unis. Fidel Castro, grand ami de l'Algérie, devait dans la foulée nous envoyer un avion pour nous ramener à Cuba. Ce que le secrétaire d'État américain de l'époque, Dean Rusk, refusait catégoriquement. Nous l'avons fait savoir au président Kennedy qui, lui, a autorisé l'avion cubain à atterrir et nous a chargés d'un message pour Castro à propos des missiles soviétiques repérés par les avions espions U2. Voilà comment le dialogue a pu s'instaurer ! Ce qu'il faut pour progresser, c'est s'engager, se mobiliser, croire dans la paix.

**Vous y avez toujours cru ?**

**Mohamed Sahnoun** : Oui, je crois que j'y ai toujours un peu cru. Déjà enfant, je disais qu'il fallait discuter, négocier quand nous nous battions pour avoir le terrain de jeux situé entre mon quartier et les quartiers voisins. Certes, nous nous jetions d'abord des pierres, puis nous discutions. Moi j'étais pour cela. Je le ressentais. Le héros de mon roman *Mémoires blessées*, Salem, lit un jour dans la bibliothèque d'une abbaye d'Angers où il est caché qu'« il n'y a ni race supérieure ni race inférieure. Il y a des hommes, tous pécheurs et tous aimés de Dieu, comme ses enfants... » D'où sa conclusion, à lui, le jeune musulman : « C'était cette vérité qu'on voulait nier, avec toutes ces guerres coloniales. » Telle est ma conviction. Dieu nous a créés libres en mettant une graine d'amour en nous. Cultivons-nous cette graine ou l'enterrons-nous ? Cela dépend de chacun.

« Dieu nous a créés libres en mettant une graine d'amour en nous. Cultivons-nous cette graine ou l'enterrons-nous ? Cela dépend de chacun. » (M. Sahnoun)

**Pour la première fois, la résolution 1973 du Conseil de sécurité de l'ONU sur la Libye, en février 2011, a invoqué le concept de la « responsabilité de protéger ». Un concept que vous avez tous les deux contribué à forger. Un progrès selon vous ?**

**Cornelio Sommaruga** : Nous avons l'un comme l'autre participé à l'élaboration de ce concept en 2001, sous l'égide d'une commission internationale créée par le Canada et coprésidée par Mohamed. Je me réjouis que, pour la première fois, dans cette résolution, le Conseil de sécurité ait invoqué le concept défini dans le rapport. Le problème est que la mise en œuvre s'est faite trop rapidement, sans tenir compte de ce que nous expliquions dans notre rapport. Nous avions écrit que l'utilisation de la force militaire devait intervenir comme dernier recours et que les mesures à prendre n'étaient pas seulement militaires. Nous insistions aussi sur la nécessité de définir l'objectif final à atteindre pour l'intervention militaire. L'action immédiate engagée par la coalition internationale était peut-être nécessaire pour sauver des populations en danger, mais tous les principes n'ont pas vraiment été respectés. Quant au « droit d'ingérence », je n'y ai jamais cru. Il relève typiquement d'une action politique de force de la part de pays qui peuvent se le permettre, tandis que la responsabilité de protéger relève de l'intérêt des victimes.

**Mohamed Sahnoun** : L'application de la « responsabilité de protéger » est ambiguë. Dans certaines situations, il n'y a pas le choix. Si un massacre est en train de se préparer, que nous avons tous les éléments pour estimer qu'il va avoir lieu et que nous n'avons aucun doute là-dessus, il est absolument nécessaire d'arrêter ce processus. Au moyen de la violence, s'il le faut. L'important, lorsque la violence reste nécessaire, est de la rendre crédible. Sauver des vies humaines doit être



le but poursuivi et rien d'autre. Les gens doivent être convaincus par l'intervention, la volonté de les aider et de reconstruire leur pays. À ce moment-là, ils se mobiliseront tous. Il en va de même pour la Libye.

En Somalie, j'étais contre l'intervention armée des États-Unis. Un processus était en cours. Des forces pakistanaises se trouvaient déjà sur place. Des forces canadiennes prévoaient de venir. L'ONU avait préparé tout un programme. Mais d'une manière précipitée, les Américains ont déboulé. George Bush père venait de perdre les élections de 1992. Le président sortant a décidé de mener une opération militaire avant de quitter ses fonctions. C'était vraiment très grave. C'est pourquoi j'ai décidé de démissionner de mon poste de représentant spécial de l'ONU en Somalie.

« Le droit d'ingérence, je n'y ai jamais cru.

Il relève typiquement d'une action politique de force de la part de pays qui peuvent se le permettre, tandis que la responsabilité de protéger relève de l'intérêt des victimes ». (C. Sommaruga)

#### Parce que vous désapprouviez ce recours à la force ?

**Mohamed Sahnoun** : Tout le monde avait accepté notre programme. Pour moi, l'opération américaine n'était pas nécessaire. Mais le secrétaire général de l'ONU de l'époque, Boutros Boutros-Ghali, m'a répondu que « les Somaliens ne comprenaient que la trique ». Je lui ai rétorqué qu'ils étaient plus forts que lui à ce jeu. Ainsi nous avons laissé l'intervention américaine se produire et, avec elle, le désastre qui a conduit à la fameuse débâcle des forces spéciales racontées dans le film *Black Hawk Down* [*La Chute du faucon noir*].

Résultat : aujourd'hui, la Somalie n'intéresse personne. Il ne s'agit pas de l'Afghanistan ni de l'Irak. Il n'y a pas de pétrole. Une stratégie serait de tenir compte de la nature de la Somalie, d'une nécessaire décentralisation, et de créer, le cas échéant, un État fédéral en essayant de convaincre les Somaliens. La communauté internationale doit montrer au peuple somalien qu'elle s'intéresse à son sort. Or, ce n'est pas le cas.

**Cornelio Sommaruga** : Oui, la Somalie demeure un échec de la communauté internationale. Nous n'avons pas réussi à résoudre le problème, soit la reconstitution d'un État. Et en plus, une catastrophe humanitaire se poursuit. Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? Mohamed a énuméré les raisons principales. En bref, les Somaliens n'intéressent pratiquement personne. J'ai espéré en vain que la piraterie le long des côtes somaliennes puisse attirer l'attention de la communauté internationale. Le pays manque de plans de développement. Il faut remettre en ordre son économie, injecter de l'argent. Les puissances occidentales ont envoyé des navires de guerre au lieu de travailler en amont. Il n'existe aucune coordination. Je pense que l'ONU devrait avoir son mot à dire. Mais est-ce que les Nations unies d'aujourd'hui avec le secrétaire général actuel y ont un quelconque intérêt ? Y aurait-il un pays qui pourrait jouer ce rôle ? La Somalie possède un capital humain de valeur. Il ne faut pas les laisser tomber.

**Mohamed Sahnoun** : Tout à fait d'accord. Il y a un capital extraordinaire. Un potentiel incroyable. Malheureusement, ce pays a hérité d'une histoire très complexe. La Somalie, avec le Maroc, est le seul pays qui a refusé la résolution de l'Organisation de l'unité africaine sur l'acceptation des





Cornelio Sommaruga



frontières coloniales. Le Maroc s'y est opposé à cause de son conflit avec le Sahara occidental. Et la Somalie, parce qu'elle est morcelée à cause de son passé colonial. Le peuple parle pourtant la même langue, suit largement la même religion mais reste divisé. Cela pour dire que si l'on s'en occupe vraiment, nous pouvons créer un État fédéral en Somalie.

**Vous avez tous les deux connu la guerre dans votre jeunesse. Est-ce alors que votre vocation de négociateur est née ?**

**Cornelio Sommaruga** : La question juive m'a marqué. Pendant la Seconde Guerre mondiale, j'ai vécu la préoccupation de mes parents, diplomates suisses en Italie, pour leurs amis juifs. Lorsque j'ai quitté Rome, à l'âge de 12 ans, avec ma mère, pour notre maison familiale du Tessin [canton suisse, *ndlr*], mon père, diplomate à la délégation helvétique, a hébergé des amis juifs dans notre appartement de Rome sous protection diplomatique. Plus tard, en tant que président du Comité international de la Croix-Rouge, j'ai eu à gérer les conclusions de l'ouvrage du professeur Jean-Claude Favez sur le CICR et les camps d'extermination nazis. M. Favez avait eu accès aux archives du CICR. Ce dernier a présumé que les dirigeants de l'organisation avaient pris conscience, à partir de l'été 1942, de la mise en œuvre par Hitler de la « solution finale » mais qu'ils avaient renoncé à lancer un appel en faveur de la protection des civils, sous la pression d'un seul membre du Comité, le conseiller fédéral Philipp Etter. Devant l'opinion publique, j'ai alors dû défendre la position du CICR, avec peu de conviction toutefois, en affirmant que le Comité ne voulait pas – et ce n'était pas faux – compromettre ses activités en faveur des milliers de prisonniers de guerre, action incluse dans la troisième Convention de Genève alors que la protection des civils n'y figurait pas.

Puis, en janvier 1995, pour le cinquantième anniversaire de la libération d'Auschwitz, j'ai participé à une conférence des chefs d'État de tous les pays qui avaient eu des victimes dans le camp, avec à leurs côtés plusieurs personnalités ayant obtenu le prix Nobel de la paix : le CICR en a trois. Deux textes de déclaration circulaient, celui du président polonais Lech Wałęsa, qui nous avait invités à Cracovie, et celui d'Elie Wiesel, qui représentait le président des États-Unis. Étant donné la confusion totale, car c'étaient les chefs d'État qui essayaient de négocier, j'ai alors pris la parole en proposant d'apporter ma contribution à la recherche d'un compromis entre les deux textes. Non sans avoir, au préalable, exprimé mes regrets pour les erreurs et les omissions possibles du CICR pendant la Seconde Guerre mondiale et en proclamant haut et fort « *never again* ».

Enfin, j'ai dû m'occuper du problème de la Société nationale de secours aux victimes israéliennes, Maguen David Adom, qui utilisait l'étoile de David comme emblème. Le CICR ne pouvait pas la reconnaître parce que les statuts internationaux mentionnent qu'il faut avoir l'un des emblèmes énoncés dans les conventions de Genève. L'étoile de David n'y figurait pas. En 1992, j'ai signé un article dans lequel je proposais qu'au sein du mouvement de la Croix-Rouge, nous réfléchissions à un nouvel emblème additionnel sans connotation religieuse ni politique. Il fallait reconnaître les difficultés des pays qui refusaient d'utiliser la croix ou le croissant. La communauté internationale y est parvenue en 2005.

« Avoir vécu des situations de conflits, avoir vu des innocents massacrés par des raids aériens et des attaques décuple la motivation et la révolte intérieure. »

(M. Sahnoun)



**Mohamed Sahnoun** : Avoir vécu des situations de conflits, avoir vu des innocents massacrés par des raids aériens et des attaques décuple la motivation et la révolte intérieure.

Durant la guerre d'Algérie, j'ai travaillé avec le service des « centres sociaux » fondé en Algérie par Germaine Tillion. Cette femme remarquable, ethnologue et résistante française, déportée à Ravensbrück, m'avait demandé de travailler avec elle. Nous avons noué des contacts avec des responsables de quartiers et des pieds-noirs pour tenter d'éviter les confrontations. Des rencontres étaient organisées chez des amis à elle pour discuter de l'image que nous avions des uns et des autres. Et des moyens de l'améliorer.

Plus tard, dans mon expérience somalienne, j'ai pu mesurer une nouvelle fois l'importance du rôle joué par les femmes. En raison de la division clanique et tribale, la mère somalienne est parfois l'épouse d'un Somalien d'un autre clan. Les enfants appartiennent au clan du père. Lorsqu'il y a une guerre entre clans, la mère voit son fils se battre contre son frère. Et son époux se bat contre son père. Ces femmes se retrouvent dans des situations incroyables et dramatiques.

Un jour, alors qu'une grande manifestation se préparait aux portes de Mogadiscio, j'ai appelé mon amie Catherine Bond, correspondante de la BBC à Nairobi, pour lui proposer une interview. Deux clans importants allaient s'affronter. J'ai dit mon inquiétude et j'ai appelé les femmes somaliennes à empêcher cette calamité. Comme la BBC rapportait quotidiennement, le soir, les nouvelles en langue somalienne, mon appel a été entendu. Le jour de la confrontation, des milliers de femmes sont sorties de chez elles et se sont rendues sur place. Elles ont réussi à éviter la catastrophe. Les clans se sont retirés. C'était absolument extraordinaire. Dans les situations de conflits, parce qu'elles souffrent plus que les autres, les femmes peuvent être très actives pour peu que l'on sache les mobiliser.

**Cornelio Sommaruga** : Oui, il faut toujours souligner le rôle déterminant des femmes en toute dynamique de paix.

### Quelle a été et quelle est la contribution des Rencontres de Caux à la cause de la paix? En quoi cette expérience est-elle unique?

**Cornelio Sommaruga** : Les Rencontres de Caux – du nom de l'hôtel Caux-Palace, situé au-dessus de la ville suisse de Montreux, dans les pré-Alpes qui surplombent le lac Léman – ont joué un grand rôle dans la construction et la consolidation de la paix en Europe après la Seconde Guerre mondiale. En 1953, Robert Schuman s'est même rendu à la première conférence parce que la réconciliation franco-allemande l'intéressait. Plus tard, c'est Konrad Adenauer qui y est venu. En ce qui me concerne, je me suis intéressé à Caux grâce à ma mère. Après la guerre, elle s'y est rendue et elle nous en parlait souvent à la maison. Je l'ai gardé à l'esprit. Je m'y suis rendu comme haut fonctionnaire du Conseil fédéral, puis, deux fois, en 1998 et 1999, en tant que président du CICR.

Caux a vécu des hauts et des bas. La réconciliation franco-allemande est allée très loin. D'autres actions positives ont eu lieu sur la question du conflit entre syndicats et industrie au Royaume-Uni ou encore dans les négociations sur l'indépendance de la Tunisie. Les Italiens du Sud-Tyrol, germanophones et italo-phones, sont venus y dialoguer. Beaucoup de rencontres ont été organisées lors de la vague de la décolonisation des pays africains. Sans oublier le Japon et la Corée du Sud, qui sont venus au début des années 1950 dans une dynamique de réconciliation.

Caux, à un moment donné, a même été accusé d'être un centre d'espionnage de la CIA, accusation restée dans les mémoires de personnes de ma génération. Lorsque j'ai été nommé président de la Fondation suisse de Caux, un de mes fils me l'a reproché en me demandant si je réalisais que j'entrais dans le sillon de la CIA!

Dans les années 1990, les Rencontres de Caux se sont modernisées. Lorsque je suis arrivé à la présidence de la Fondation suisse, je souhaitais, avec d'autres, changer le nom de l'association qui,



jusque-là, se nommait le « Réarmement moral ». Après une grande consultation internationale aux États-Unis, en Virginie, nous sommes arrivés à ce nom : Initiatives of Change, Initiatives et Changement. Avec Dick Ruffin, nous avons ensuite travaillé à élaborer des statuts pour créer une association internationale. Nous avons négocié avec les vieux habitués de Caux pour obtenir leur accord. Nous souhaitions l'adhésion de toutes ces institutions. Je me suis heurté à des difficultés avec certains amis des pays nordiques, très protestants, qui souhaitaient presque développer un prosélytisme chrétien à travers Caux. De mon côté, je prônais une ouverture religieuse non seulement œcuménique mais aussi interreligieuse. Les laïcs aussi, à mon sens, devaient y être les bienvenus. Nous avons terminé cette négociation. L'association internationale a été créée. Je l'ai présidée pendant six ans.

**Mohamed Sahnoun** : C'est le dialogue interreligieux qui m'a attiré à Caux. Cornelio m'avait invité et nous avons discuté des points communs aux différentes traditions religieuses et de la nécessité de transmettre un message de fraternité. J'ai également noté l'importance donnée au changement : changer soi-même en vue de changer le monde et les gens autour de soi. À Caux, le contact est spontané, facile. On écoute. On s'exprime. On évolue et on change. Nous invitons des gens qui ont des problèmes dans leur pays. Ils peuvent rencontrer des gens qui ont vécu des expériences similaires, ce qui crée un mécanisme de dialogue. Des Congolais sont venus discuter avec des Soudanais, des Israéliens avec des Palestiniens, ou encore des Indiens avec des Pakistanais.

« Caux, c'est la sincérité du dialogue entre des individus venus du monde entier et de sociétés très différentes à la recherche de la spiritualité. »

(C. Sommaruga)

**Cornelio Sommaruga** : Caux, c'est la sincérité du dialogue entre des individus venus du monde entier et de sociétés très différentes à la recherche de la spiritualité. Sans oublier les quatre principes de Caux depuis ses débuts : honnêteté, amour, pureté et désintéressement. Et aussi « changer soi-même pour changer le monde ».

Durant mes présidences, j'ai pris des initiatives qui ont contribué à la réconciliation et indirectement à la paix. Tout d'abord, dans la région des Grands Lacs africains. Des Congolais, Rwandais, Burundais sont venus dialoguer à Caux. Ce qui a débouché sur une action importante pour le Burundi. Nous avons du reste une délégation permanente là-bas depuis trois ans. Nous avons accompagné les deux groupes rebelles lorsqu'ils se sont rapprochés du gouvernement. Nous avons aidé à la rédaction de la nouvelle Constitution burundaise il y a cinq ou six ans. Nous avons contribué aux différentes élections. Et pour finir, deux de nos collègues se sont rendus aux négociations qui ont eu lieu à Dar es-Salaam, en Tanzanie, pour y accompagner le dernier groupe rebelle, à sa demande.

En Bosnie, nous avons voulu œuvrer à la création d'une commission « Vérité et réconciliation ». Nous avons invité des personnalités des trois régions de la Bosnie à Caux, des maires et des médiateurs. Ils étaient environ vingt-cinq. J'ai proposé au représentant de la communauté juive de Sarajevo, qui me semblait le plus neutre en cette circonstance, de prendre la présidence de ce groupe. Ils ont rédigé un projet de loi. Mais une fois de retour à Sarajevo, le projet n'a pas eu l'écho souhaité. Il n'a toujours pas vu le jour aujourd'hui.



Nous avons aussi invité à Caux, pour un début de dialogue, des Albanais et des Serbes de Mitrovica, la ville divisée du nord du Kosovo.

Fait incroyable, nous sommes parvenus à faire venir un groupe de chefs de tribus papoues d'Irian Jaya [Indonésie, *ndlr*], avec quelques missionnaires qui ont facilité la communication. Ils sont venus sans les autorités indonésiennes. L'idée était d'organiser un dialogue avec elles dans une deuxième étape. Le cas de la Sierra Leone est aussi assez extraordinaire. Nous avons un chauffeur de bus sierra-léonais dans notre association de Copenhague. Il est venu un jour me voir pour me parler de la situation là-bas. Une commission « Vérité et réconciliation » avait été créée, mais elle ne pouvait pas se réunir parce que les Sierra-Léonais avaient peur de circuler dans Freetown. Il fallait les faire venir à Caux, mais le chef des anciens rebelles des RUF (Revolutionary United Front), le sinistre Foday Sankoh, était sur une liste noire de l'ONU. J'ai alors négocié avec le comité des sanctions en charge de la Sierra Leone. J'ai obtenu son accord. Ils se sont réunis quatre ou cinq jours et sont repartis enthousiastes.

Une autre rencontre originale fut celle entre le Forum de Davos et le Forum social mondial de Porto Alegre. Après le Forum de Davos, Ignacio Ramonet, alors directeur du mensuel *Le Monde diplomatique* et fondateur de l'association Attac, est venu à Caux avec un vice-président du Forum de Davos, un vice-directeur de l'Organisation mondiale du commerce et un vice-président de la Banque mondiale. Un bouquet extraordinaire de discussions sans aucune animosité. Nous sommes allés au fond du problème. Le diagnostic que Porto Alegre et Davos faisaient de la situation mondiale était presque identique. Seules les solutions différaient.

### **Caux est un lieu où les gens se sentent à l'aise. C'est l'une des clés de la négociation ?**

**Mohamed Sahnoun** : L'environnement de la Suisse, Caux et la perception de l'objectivité des organisateurs composent une atmosphère positive. Les gens viennent avec leurs dispositions d'esprit. Il faut donner beaucoup de temps à l'écoute. C'est ce que nous faisons à Caux. Il n'y a pas de formule dès le départ mais beaucoup de questions et beaucoup d'encouragements. Cela permet de mettre les uns et les autres en contact. Ils voient qu'on ne favorise pas une partie par rapport à une autre. Cela contribue au climat de confiance et les participants en sortent en général assez satisfaits.

Nous n'avons pas toujours les moyens financiers d'agir comme les organisations internationales qui vont sur le terrain et y organisent des rencontres. Notre influence reste limitée mais utile pour initier le dialogue.

**Cornelio Sommaruga** : Pour bien se préparer à la négociation, il faut bien connaître les dossiers de l'autre, son histoire. Lors d'une rencontre sur la Tchétchénie, nous avions un député de la Douma, un secrétaire du ministère des Affaires étrangères russe, un soi-disant ministre des Affaires étrangères de Tchétchénie, plus deux Tchétchènes venus des États-Unis. Un groupe de huit ou neuf personnes est donc venu à Caux. Je leur ai parlé de mes six délégués du CICR tués dans leur lit à l'hôpital de Novi Atagi, au sud de Grozny. Puis je leur ai parlé pendant vingt minutes de l'histoire de mon canton d'origine, le Tessin, en insistant sur le fait que nous gardions notre souveraineté scolaire, de langue, de police, de chasse et de justice. Et qu'en même temps, nous faisons partie d'un État fédéral dans lequel nous étions heureux. Notre « révolution » en 1789 avait fait dix morts.

### **L'Islam est souvent perçu comme obstacle à la paix. Y a-t-il des gens dans le monde musulman qui se battent pour la paix ?**

**Mohamed Sahnoun** : Le facteur religieux doit être étudié avec une vision historique du passé et une perspective de l'avenir. Dans les pays en voie de développement, les difficultés sont dues à



l'insécurité. Leur situation politique en est la cause : peu, voire pas de démocratie, injustice économique et sociale, frustration des jeunes sans perspectives qui représentent les trois cinquièmes de la population. Ces groupes sociaux connaissent l'insécurité et réagissent en utilisant l'idéologie qu'ils connaissent le mieux, à savoir leur religion. Beaucoup d'intellectuels et de cadres n'acceptent pas cette utilisation de la religion à des fins politiques, y compris pour justifier des actions terroristes. La codification sociale, souvent liée à la religion, évolue avec l'histoire. Les réformistes musulmans du début de ce siècle ont essayé de montrer que la spiritualité représente le fondement de la foi et non les codifications sociales liées à l'histoire et à la géographie. Un maître soufi recommandait aux musulmans de lire le Coran comme s'il leur avait été inspiré à eux, en leur temps et dans leur lieu. Toute la difficulté aujourd'hui est de faire connaître les fondements de l'islam le plus spirituel et authentique à des sociétés qui ne les connaissent pas, ce qui explique l'incompréhension, l'islamophobie, la xénophobie, un phénomène que d'autres religions connaissent également. Il ne faut pas oublier non plus que les pays développés ont exploité leur supériorité militaire pour occuper de larges territoires de cette planète et permettre à des populations d'aller y vivre. L'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Amérique et le Canada ont été des débouchés pour des surplus de populations en Europe. Cette très forte migration, cumulée au pillage économique des terres colonisées, a permis le développement des pays européens.

**Cornelio Sommaruga** : Je ne vois pas l'islam comme un problème. En revanche, je condamne l'utilisation de la religion – par les islamistes, entre autres – comme moyen politique. Toutes nos religions ont des points communs : le respect de la dignité de la personne humaine, le refus de la haine et de la violence, l'espoir d'un monde meilleur et juste. À Caux, j'ai souhaité renforcer le dialogue interreligieux, en faire une mission particulière d'Initiatives et Changement. Tariq Ramadan y est par exemple venu plus d'une fois.

« Toute la difficulté aujourd'hui est de faire connaître les fondements de l'islam le plus spirituel et authentique à des sociétés qui ne les connaissent pas. » (M. Sahnoun)

**Les révolutions en Tunisie et en Égypte sont-elles la preuve de l'efficacité de la non-violence comme instrument de changement ?**

**Mohamed Sahnoun** : Absolument. Les jeunes manifestants de ces pays ne se réclament pas d'une idéologie religieuse mais demandent une réponse aux problèmes fondamentaux de leur insécurité, c'est-à-dire le manque de travail et de démocratie. Ces révolutions ont une dimension sociale et utilisent des instruments nouveaux, Internet et les réseaux sociaux. En se mobilisant ainsi, sur Internet, la jeunesse montre à la société adulte qu'Oussama ben Laden et Al-Qaïda appartiennent au passé.

**Est-ce important de pardonner ?**

**Cornelio Sommaruga** : Le pardon collectif est très problématique parce que la population ne le suit pas. Je crois au pardon comme acte individuel. Ce sont des instruments nécessaires pour la







paix comme la justice et la réconciliation. Pardoner ne signifie pas oublier. J'ai été confronté à ce problème lorsque j'ai pris la parole pour exprimer les regrets du CICR vis-à-vis des omissions de l'institution et de ses possibles actes négatifs envers les Juifs. J'insiste sur l'utilisation du mot «possibles» car je ne voudrais pas juger mes prédécesseurs. Dix ans après, mon successeur à la présidence a pris l'initiative de convaincre le CICR d'avouer ses erreurs et de demander pardon, ce qui a été retenu dans une déclaration publique.

**Mohamed Sahnoun** : Pour les victimes, le pardon libère et représente un geste de générosité. Pour les bourreaux, je les classe dans trois catégories : ceux qui regrettent leur geste et sont soulagés par ce pardon, ceux qui estiment que leur crime est justifié et ceux qui considèrent avoir agi malgré eux. Le pardon les soulage aussi.

Le pardon n'est pas un geste facile. Il s'agit d'un acte de foi dans l'humanité et l'amour de l'autre. La victime pardonne à l'humanité. De même que le bourreau n'a pas commis de crime contre un individu en particulier mais contre l'humanité. C'est dans cet esprit que nous avons salué le pardon des autorités australiennes à la communauté aborigène. Les Canadiens s'en sont aussi inspirés.

« Si je rencontre les auteurs de cette torture (arrêté en pleine bataille d'Alger en 1957, Mohamed Sahnoun est torturé pendant plusieurs semaines), je leur serrerais la main en leur donnant mon pardon. » (M. Sahnoun)

### **Avez-vous pardonné à vos bourreaux ?**

**Mohamed Sahnoun** : Oui. Je le dis très naturellement et ouvertement. Si je rencontre les auteurs de cette torture (arrêté en pleine bataille d'Alger en 1957, Mohamed Sahnoun est torturé pendant plusieurs semaines), je leur serrerais la main en leur donnant mon pardon. Je le ferai tout en souhaitant qu'ils reconnaissent et acceptent qu'ils sont pardonnés pour quelque chose qu'ils ont commis, qu'ils ne souhaitent plus commettre, ni eux ni les autres. Il importe que ces atrocités ne soient pas perpétrées à nouveau. Ce pardon doit renforcer la volonté de ne plus répéter ces crimes. Parce qu'un pardon qui ne serait pas accepté et reconnu par le bourreau n'aurait de conséquence que pour la victime. Elle peut le vivre sereinement sans idée de vengeance. Mais il serait regrettable que le bourreau ne retire aucun enseignement de ce geste. Personnellement, j'ai pardonné. Je n'ai pas eu de contact avec mes bourreaux par la suite. Tous ceux qui ont vécu ce genre d'expérience ont été encouragés à effectuer ce travail de solidarité dont j'ai, moi-même, bénéficié avec d'autres.

### **Cinquante ans après la guerre franco-algérienne, le pardon peut-il également impliquer les gouvernements ?**

**Mohamed Sahnoun** : Un pardon collectif, comme nous l'avons vu en Australie pour la communauté aborigène, serait souhaitable. Je pense qu'il serait utile de voir un geste de la part des autorités officielles pour exprimer une reconnaissance des injustices commises et un remerciement pour le pardon exprimé. Cela fait partie des gestes nécessaires pour que l'humanité se reconnaisse comme une famille.



## La justice internationale est-elle un instrument ou un obstacle à la paix ?

**Mohamed Sahnoun** : La justice internationale inclut la Cour pénale internationale, les résolutions du Conseil de sécurité, du Conseil des droits de l'homme ou d'autres instances. La justice internationale permet de lutter contre l'arbitraire, de faire pression sur les dictateurs politiques et parfois religieux. Son rôle est utile mais reste encore très timide et perfectible.

**Cornelio Sommaruga** : Comme dit l'adage : « *Omnia vincit veritas et justitia* » (« La vérité et la justice l'emportent sur toute chose »). Le CICR s'est beaucoup engagé en faveur de la Cour pénale internationale. Personnellement, je vois cet instrument comme une forme de dissuasion. Ce tribunal reste imparfait parce qu'il n'est pas universel. Plusieurs pays n'ont pas signé les statuts de Rome (qui définissent les règles de fonctionnement élémentaire de la Cour pénale internationale; ils ont été adoptés le 17 juillet 1998). Par ailleurs, les tribunaux spéciaux pour le Rwanda, l'ex-Yougoslavie, la Sierra Leone et le Cambodge montrent que la justice internationale peut faire quelque chose. Elle reste imparfaite mais son existence est primordiale. Il ne peut y avoir de paix sans justice, ni de réconciliation sans pardon.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS D'ALANÇON ET RICHARD WERLY  
(AVEC LA COLLABORATION DE MARGAUX FRITSCHY)



### Hope in the Cities in USA, 1994 – today

In 1992 Americans came to Caux to address the issues of 'race, reconciliation, and responsibility' in their country. The Mayor of Richmond brought a delegation from his city, once the USA's largest interstate slave market. The conference initiated a programme to heal the nation's racial divisions, and the following year Richmond became the first American city to publicly acknowledge its racial history. Since then, this programme, Hope in the Cities, has become known as a leading proponent of racial dialogue and reconciliation in the USA.

### Post-war reconciliation between France and Germany, 1946-55

During the decade from 1946, several thousand French and Germans met at Caux and, through searchingly honest discussion and courageous apologies, began to rebuild trust. Among them were Chancellor Konrad Adenauer of Germany and Foreign Minister Robert Schumann of France.

### Sierra Leone – training for democracy

Since 2003 there has been an extensive programme of training the police, military, politicians and others in the moral foundations of democracy.

### Costa Rica – the struggle to maintain democracy

Between 1960 and 2000, a series of three Presidents of Costa Rica worked at applying the Initiatives of Change approach to national affairs. Under their leadership the country maintained democratic government and internal peace, even when civil wars raged in neighbouring states.

### Brazil – Reconciliation between warring factions in the docks and shanty-towns

In Rio de Janeiro, Salvador de Bahia and other cities, dockworkers and shanty-town residents have tackled corruption and established democratic Trades Unions and Residents' Associations.

### Burundi – Sustaining the peace

Since 2003 meetings at Caux have brought together Burundian political and rebel groups, and worked with these groups towards firstly a peace agreement, and then many initiatives towards sustaining peace.

### Kenya – Dealing with post-election violence

Grass-roots initiatives to bring together groups torn apart by the 2005 post-election violence, using Peace Circles and other I & C programmes.

# 'The world of Caux'



**Foundations for Freedom programmes,  
Eastern Europe, 1990 - today**

Many countries of Eastern Europe have taken part in a programme aimed at encouraging the qualities of character needed to establish workable democracy after the fall of Communism.

**Lebanon – Crossing the Green Line**

During and after Lebanon's civil war (1975-90), Lebanese kept crossing the Line which divided the warring communities, and people on all sides came to Caux. Many are now working to heal the wounds, including Assaad Chaftari, described by *The New York Times* as 'the only major participant who has publicly apologised for his role in the atrocities'.

**Taiwan – Clean Election Campaign**

In 1992, 670,000 people signed pledges to withstand corruption in the national elections, a programme which has continued since, both in national and local elections.

**Rebuilding trust between Japan  
and its former enemies, 1950-55**

The Mayors of Hiroshima and Nagasaki were among 70 Japanese leaders who came to Caux in 1950, then on to the United States, where they addressed the US Senate. 'For a moment we could see out of the darkness when all men may become brothers,' wrote *The New York Times*.

**Cambodia – After the killing fields**

In the lead-up to the 1991 Paris Peace Accord, meetings in Paris brought together participants from all parties. Since then, numerous meetings have been held at Caux, in Cambodia and elsewhere. Many Cambodians working for healing and human rights point to these meetings as an inspiration for their work.

**Asia Plateau, India - training  
for integrity, 1968 - today**

Rajmohan Gandhi, president of I & C, created a centre in Western India to which come thousands each year from India's industries, civil service, villages, to discover how – in the words of his grandfather, the Mahatma - to 'be the change you want to see in the world'.

**Australia - healing between Aborigines  
and the wider community**

In Parliament, in action for social improvement, in the Sorry Day people's movement, activists have worked for truth about Australia's history and justice for Aboriginal Australians.

**Solomon Islands – Overcoming  
the wounds of civil war**

In 2005 a conference 'Winds of Change' in Honiara launched action to heal the wounds of the nation's civil war, and has since extended to initiatives to overcome electoral corruption.



LE MOOK  
AUTREMENT



OSER LA **PAIX**

l'audace des « réconciliateurs »





Comment créer les conditions d'un dialogue, d'une négociation, puis d'une paix durable ? Pour Cornelio Sommaruga, ancien président du Comité international de la Croix-Rouge, et Mohamed Sahnoun, ancien conseiller spécial de l'ONU pour l'Afrique, ces questions ont toujours été centrales. À l'initiative des Éditions Autrement, et avec le soutien d'Initiatives et Changement, un livre – « Oser la paix » – leur donne largement la parole, ainsi qu'à de nombreux autres « réconciliateurs ». En avant-première et en exclusivité, ce livret nous fait découvrir leur dialogue inédit, précédé d'une introduction de Michael Henderson, journaliste anglais et auteur d'un livre sur le pardon. Un appel vibrant à « oser la paix ».

Site Web : [www.cauxforum.net](http://www.cauxforum.net)



# Mook « Oser la paix »

## SOMMAIRE

### Dialoguer

- Andrea Riccardi ou l'art de la réconciliation à ses racines (Jean-Claude Petit)
- Les avocats de la paix aux Philippines (François d'Alançon)
- Quand les femmes s'en mêlent (Ariane Dollfus)
- Extraits de discours de paix et de réconciliation (Nelson Mandela, Barack Obama, Dalaï Lama...)
- Port-folio : les murs dans le monde

### Négocier

- « Faire la paix, une exigence éthique et stratégique » : entretien avec Jean-Marie Guéhenno (François d'Alançon)
- Réconciliateurs en Irlande du Nord (Maurice Goldring)
- Proche-Orient ou le pari fou d'Alexis Keller (Afsané Bassir-Pour)
- Tribune de Léon Valencia, ancien guérillero colombien
- À Dayton, la séquestration est devenue technique de négociation (Christian Lecomte)
- Les négociations gelées dans le monde : Caucase/Kashmir/Chypre/Sahara occidental (cartes commentées par Michel Foucher)

### Reconstruire

- Rencontre avec Daniel Barenboim, maestro du dialogue entre les peuples (Simone Susskind)
- Congo : guérir les corps et soigner les âmes blessées (Colette Braeckman)
- Mostar, un pont reconstruit mais une tension qui demeure (récit de Srdjan Dizdarević)
- Réparer Kaboul : gros plan sur deux initiatives de la société civile (Simon Letellier et Richard Werly)

### Juger et pardonner

- « Si l'on met la paix et la justice dans un même panier, la seconde perdra toujours » : entretien avec Louise Arbour (Richard Werly et Afsané Bassir-Pour)
- Commissions vérité : l'amnistie sans l'amnésie (Pierre Hazan)
- Le cinéaste cambodgien Rithy Panh : la caméra de la mémoire (James Burnet)
- « Je ne haïrai point » (Extrait du livre du D' Izzeldin Abuelaish)
- Port-folio : *Cartooning for peace*



## AUTEURS

Grand reporter à *La Croix*, ancien chef du service étranger, **FRANÇOIS D'ALANÇON** a couvert les Balkans, le Moyen-Orient, l'Asie, l'Afrique et les États-Unis. Spécialiste des questions de sécurité internationale (Otan, UE), auditeur de l'Institut des hautes études de défense nationale (Ihedn), ancien rédacteur en chef adjoint de la revue *Défense*, il est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po), titulaire d'un master of public administration de la J.F.K. School of Government de Harvard University et d'une maîtrise de droit public. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Dans le bunker de Hitler*, (Éd. Perrin, 2005), *L'homme qui revient* (Éd. Cheyne, 1986), *Journal dans la ville noire* (Éd. Cheyne, 1982).e <http://francois-d-alancon.blogs.la-croix.com/>

**RICHARD WERLY** est le correspondant permanent à Bruxelles du quotidien suisse *Le Temps* ([www.letemps.ch](http://www.letemps.ch)), chargé des affaires européennes et de l'Otan. Ancien collaborateur de *La Vie*, *Libération*, *Télérama*, *Capital* et de la Radio télévision suisse romande, il a été à deux reprises correspondant en Asie, basé à Bangkok (1990-1995) puis Tokyo (1999-2002). Familier des crises humanitaires, plusieurs fois envoyé spécial en Afghanistan, en Irak, au Liban, au Congo, mais aussi en Indonésie pour y couvrir l'après-tsunami de décembre 2004 ou plus récemment au Japon, confronté à l'une des plus graves crises nucléaires de l'histoire, il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Tsunami. La Vérité humanitaire* (Éd. du Jubilé, 2005), *Dans les soutes du « miracle » asiatique* (Stock, 1998) et *Iqbal, l'enfant esclave* (Fayard, 1995). Il participe aux travaux du Forum de Caux sur la sécurité humaine et siège au Comité du festival du film des droits de l'homme de Genève ([www.fifdh.ch](http://www.fifdh.ch)).

-----

Les auteurs tiennent à remercier Anne Dhoquois et Henry Dougier pour leur coopération et leurs efforts sans lesquels ce livret et le "Mook" n'auraient pas vu le jour. Ils remercient également Andrew Stallybrass et John Bond d'Initiatives et Changement.

-----

Directeur de la publication et de la rédaction : Henry Dougier  
Rédactrice en chef : Anne Dhoquois  
Directeur artistique : Kamy Pakdel  
Directrice de la fabrication : Bernadette Mercier  
Attachée de presse : Doris Audoux

-----

Crédits photographiques  
P. II, VIII, XVII, et XXIII : © Frédéric Stucin

-----

ÉDITIONS AUTREMENT - 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris  
Tél. : 01 44 73 80 00 - Fax : 01 44 73 00 12 - [www.autrement.com](http://www.autrement.com)